

L'apprentissage pour un meilleur avenir

Aux 17^e et 18^e siècles, de nombreux Brondillants choisirent d'apprendre un métier artisanal pour échapper à la misère de la terre.



Forge de maréchal-ferrant en Dauphiné vers 1850.
Collection Bibliothèque municipale de Grenoble

Partir à l'armée à la place de quelqu'un d'autre : voilà la solution ! Âgé de 19 ans, le Brondillant Claude Michillon a enfin trouvé comment toucher une bourse bien garnie. En échange de 200 livres, l'équivalent d'un an de salaire d'un ouvrier agricole, il se porte volontaire pour remplacer le fils d'un Lyonnais cossu, appelé à servir dans la milice royale. Avec un peu de

chance, il s'en sortira sans aller à la guerre, et sans se faire trouser la peau. Il faut dire que Claude Michillon n'est pas né sous une très bonne étoile. Fils cadet d'un paysan de « Saint Victor en Dauphiné », près de La Tour-du-Pin, il n'a eu droit à aucun héritage, comme dans le conte du Chat Botté. Alors qu'avec l'argent qu'il vient de gagner, il va enfin pouvoir apprendre un métier. Ni une ni deux, il se rend chez l'un des cordonniers de Bron, maître Antoine Terrier, et, le 30 octobre 1767, ...▶

« Avec un peu de chance,
il s'en sortira
sans se faire trouser la peau »

...► conclut avec lui un contrat d'apprentissage. Moyennant 150 livres, maître Terrier s'engage à lui apprendre pendant deux ans tous les secrets de son art. Il commencera par les gestes les plus simples, par exemple découdre une chaussure usagée, puis, petit à petit, il lui enseignera les tours de main plus élaborés, comme couper le cuir et l'assembler sur les formes de souliers en bois, sans oublier la manière d'aborder les clients : avec toute la diplomatie nécessaire pour négocier les prix et les délais de paiement. Dame, il y en a qui ne règlent leurs souliers qu'après deux ou trois ans !

« Bien travailler :
l'apprenti y a tout intérêt,
car l'apprentissage le lancera dans la vie »

Pendant tout le temps de son apprentissage, Claude Michillon sera traité par le cordonnier Terrier comme s'il était son propre rejeton : il « sera nourri et couché comme le maître », précise son contrat. En échange, l'apprenti s'engage « d'estre assidu a la boutique », autrement dit d'y travailler six jours par semaine pendant dix à quinze heures d'affilée, et de ne jamais s'absenter sans autorisation « sous quelques prétextes que ce soit ». Tout juste les maîtres consentent-ils, lorsque l'argent manque à l'appel pour régler la facture de l'apprentissage, que leurs élèves partent de l'atelier pendant un mois ou deux gagner un peu de sous en faisant les moissons et en battant les blés. En cas d'absence injustifiée, gare !, le contrat pourra être rompu sans aucune indemnité. Mais plutôt que de menacer son élève, maître Terrier préfère agir avec bienveillance ; comme en 1772, lorsqu'il promet à l'un de ses autres apprentis de faire « deux paires de souliers pour luy dont la marchandise luy sera fournie



Des artisans plein les rues

Peuplé en majeure partie de paysans, les uns riches – les laboureurs –, les autres pauvres – les journaliers –, Bron ne vivait pas pour autant que de la culture des champs. Au 18^e siècle, une foule d'artisans habitait aussi au village, au point de représenter, avec 10 à 15 % des chefs de famille, la deuxième plus importante catégorie sociale de la commune. Ces artisans exerçaient toutes les professions nécessaires à la vie quotidienne des Brondillants. Comme les trois cordonniers Antoine Terrier, Pierre Chosson et François Merot, ou encore le maréchal-ferrant Jacques Fond, ils travaillaient soit au domicile de leurs clients, soit et plus généralement dans leur propre maison, où une pièce située au rez-de-chaussée faisait office d'atelier – ou plutôt de « boutique », pour reprendre l'expression de l'époque. L'un de ces ateliers a survécu jusqu'à nos jours : situé au début de la rue Michel-Lacroix, il arbore en façade un bouquet de fers à chevaux, enseigne parlante du maréchal-ferrant qui exerçait en ces lieux dans un lointain passé.

Sur la façade de cette ancienne forge de maréchal-ferrant, une curiosité, méconnue du patrimoine brondillant, très rare dans la région : un bouquet de saint Éloi. Saint-Éloi vivait au temps du roi Dagobert, au 7^e siècle. Orfèvre de métier, comptant parmi les plus doués de son temps, il aurait fabriqué le trône royal et une foule de merveilles, au point que Jésus-Christ lui-même serait venu dans son atelier pour vérifier son habileté !

par ledit Terrier a ses fraix, et cest pour lengager a bien travailler ». Bien travailler : l'apprenti y a tout intérêt, car l'apprentissage le lancera dans la vie. Au lieu de passer toute son existence à trimmer dans les champs d'autrui en échange d'un salaire de misère, il aura désormais de l'or dans les mains, et la possibilité de devenir à son tour un maître artisan. Le journalier ou le domestique d'hier se muera ainsi en cordonnier, en tailleur d'habits, en maçon, en charpentier, en maréchal-ferrant, en boucher ou en boulanger, tous métiers présents à Bron sous l'Ancien Régime, ce qui le mettra à l'abri du besoin et le placera peu ou prou au milieu de l'échelle sociale. Alors parlera-t-on à maître Michillon avec la même déférence que si l'on s'adressait au notaire du village.

Aline Vallais

Sources : Archives du Rhône, 3 E 34238, 34240, 34241 et 34252. Archives de l'Isère, 4 E 581/3 (baptême de Claude Muet-Michillon, 4/6/1748)

La Forge.
Ce tableau
de Le Nain,
créé en 1642-
1643,
est exposé
au Louvre.
Il donne une
vision de
l'artisanat au
17^e-18^e siècle.

